NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

123 N° 2 April-June 2001

« Jusqu'aux extrémités de la terre ». Nouvelle évangélisation et continent asiatique

Olivier DE BERRANGER ((Mgr))

p. 177 - 191

https://www.nrt.be/en/articles/jusqu-aux-extremites-de-la-terre-nouvelle-evangelisation-et-continent-asiatique-509

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 123 (2001) 177-191
O. DE BERRANGER (Mgr)

«Jusqu'aux extrémités de la terre»

NOUVELLE ÉVANGÉLISATION ET CONTINENT ASIATIQUE

«Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint Esprit qui viendra sur vous; vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre» (Ac 1,8). Cet ordre, donné aux disciples par le Christ ressuscité avant son retour au Père, part d'un lieu spécifique, connu depuis des millénaires comme terre sacrée du judaïsme. Vues de Jérusalem, où se situaient alors les «extrémités de la terre»? Comme le récit de Luc dans les Actes des Apôtres le donne à entendre, il s'agissait des confins de l'Empire romain, atteints par Saul de Tarse dans ses voyages apostoliques. Aujourd'hui, où situer les «extrémités de la terre»? Vu d'Europe, nous pouvons penser aux îles de l'Océan indien, à l'Océanie ou encore à ce que nous appelons un peu naïvement l'Extrême-Orient, sans nous demander par exemple si les peuples d'Asie parlent de nos pays comme d'un Extrême-Occident… Toujours est-il que le christianisme, après s'être implanté dans le Bassin méditerranéen, a peu à peu gagné les autres continents, mais l'horizon de l'évangélisation ne cesse de s'agrandir. «Les 'extrémités de la terre' où l'on doit porter l'Évangile reculent toujours davantage et la parole de Tertullien, selon laquelle l'Évangile a été annoncé à toute la terre et à tous les peuples, est bien loin de se vérifier dans les faits»[1].

Dans cet article, je suggérerai d'abord une approche du concept de «nouvelle évangélisation» à partir du continent asiatique. Comment, nous demanderons-nous, les cultures, les sagesses et les voies religieuses de l'Asie, frappées de plein fouet par la modernité, sont-elles touchées par la nouveauté de Jésus-Christ? Quelles sont les principales difficultés que ne peuvent pas ne pas rencontrer, sur ce sol lointain, des témoins de l'Évangile venus d'ailleurs? Enfin, quelle espérance de catholicité nous ouvre une telle approche?

---

1. JEAN-PAUL II, «Encyclique *Redemptoris missio* du 7 décembre 1990», dans *Doc. Cath.* 88 (1991) 152-191; ici § 40.

I. – En Asie, nouvelle ou première évangélisation?

Faut-il participer à une nouvelle évangélisation de l'Asie? Ce continent, le plus vaste de la planète, est connu de tous comme le plus massivement étranger à la foi chrétienne. Même si les statistiques de l'Église catholique y révèlent d'année en année une progression remarquable du nombre des baptêmes et des vocations sacerdotales ou religieuses, le pourcentage de ceux-ci reste infime par rapport aux trois milliards et demi d'habitants actuels. Certains grands pays, comme le Japon, où l'Église a déployé des énergies considérables depuis quatre siècles, restent quasiment imperméables à l'influence chrétienne. En d'autres, où l'implantation de l'Église date des temps apostoliques, telle l'Inde, la vitalité de certaines minorités chrétiennes est admirable, mais l'immense majorité de la population adhère à d'autres grands courants religieux, sans parler de pays comme l'Indonésie et le Pakistan où l'Islam est fortement majoritaire. Quant à la Chine, bien que ses premiers contacts avec le christianisme remontent au moins au IXe siècle, les catholiques y sont certes en croissance, mais son régime politique reste un obstacle à la liberté religieuse, tout comme au Viet-Nam, au Laos ou au Cambodge, pour ne rien dire de la Corée du Nord. Bref, s'il existe en Asie des îlots de ferveur chrétienne incontestables, comme en Corée du Sud et surtout aux Philippines, il faut bien reconnaître que cette partie du monde attend globalement sa première évangélisation, ce qui n'exclut en rien des besoins réels de renouveau évangélique là où l'Église est implantée, comme le récent Synode de l'Asie l'a mis en lumière.

S'adressant le 20 janvier 1995 aux délégués de la Fédération des Conférences épiscopales d'Asie (FABC), le Saint-Père leur disait notamment: «Nous pouvons prier pour que, tout comme au premier millénaire la Croix fut plantée sur le sol européen, au second millénaire sur le sol américain et africain, on puisse, au troisième millénaire, *recueillir une grande moisson de foi* sur ce continent si vaste et si vivant. Si l'Église en Asie, ajoutait-il, doit accomplir son destin providentiel, l'évangélisation, comme une prédication joyeuse, patiente et progressive de la mort salvifique et de la résurrection de Jésus-Christ, doit être votre priorité absolue»[2].

---

2. JEAN-PAUL II, «La grande priorité de l'Église pour le siècle qui vient: l'évangélisation de l'Asie», discours aux délégués de la Fédération des Conférences épiscopales d'Asie (FABC), dans l'*Osservatore Romano* du 21 jan. 1995; cf. *Doc. Cath.* 92 (1995) 163-166.

Il faut bien noter que le Pape s'adressait alors à des représentants des évêques d'Asie, et, à travers eux, aux Églises particulières dont ils ont la charge. Ceci est pleinement en harmonie avec l'ecclésiologie du Concile Vatican II qui reconnaît aux églises locales une responsabilité de premier ordre dans la mission d'annoncer l'Évangile, et ce point est de première importance pour notre propos. Non que nous devions nous considérer comme quittes à cet égard et qu'il faille en conclure que, puisque l'évangélisation de l'Asie serait confiée aux chrétiens d'Asie, nous aurions, nous, au mieux, à nous contenter de prier pour eux. Ce n'est pas du tout la pensée de Jean-Paul II. Dans son encyclique *Redemptoris missio*, il invite nettement «les Églises anciennes, engagées dans la nouvelle évangélisation» à ne pas laisser «faiblir leur élan vers le monde non chrétien». «Il existe, écrit-il, de vastes régions qui n'ont pas encore été évangélisées: des peuples entiers et des espaces culturels de grande importance, dans bon nombre de nations, n'ont pas encore été rejoints par l'annonce de l'Évangile et par la présence d'une Église locale». Parmi ces «régions», il n'hésite pas à donner une précision: «surtout en Asie», écrit-il. «Sur le continent asiatique en particulier, insiste-t-il, vers lequel devrait se diriger en priorité la mission *ad gentes*, les chrétiens sont une petite minorité, même si parfois on y constate des mouvements de conversion significatifs et de remarquables modes de présence chrétienne»[3].

II. – Nouvelle évangélisation quand même

Je propose néanmoins de considérer l'ensemble du continent asiatique, touché ou non par la rencontre de la foi chrétienne, comme un terrain privilégié de la nouvelle évangélisation, pourvu qu'en l'occurrence on reconnaisse à cette expression une portée à la fois complexe et originale, tant du point de vue des sujets émetteurs de la Bonne Nouvelle que de ses sujets récepteurs.

Comme nous venons de le lire dans l'adresse du Saint-Père, eu égard au christianisme, lequel s'est développé à partir du Moyen-Orient et de l'Europe jusqu'en Afrique et dans les Amériques, l'Asie est constituée de vastes «espaces culturels» que la foi

3. JEAN-PAUL II, «Encyclique *Redemptoris missio*» (cité *supra*, n. 1), § 85 et 37.

chrétienne n'a pas imprégnés. Ces espaces ont été irrigués depuis des millénaires par des sagesses, des philosophies, des courants spirituels ou des religions proprement dites qui n'ont a priori aucune rapport avec les cultures où l'Évangile a pénétré. Face à l'Église, ils sont donc comme une sorte de *terra incognita*. Ils forment pour elle un univers presque entièrement nouveau, même si des précurseurs comme saint François-Xavier, Matteo Ricci ou Roberto de Nobili lui ont frayé la route et si des contrées comme le Viet-Nam ou la Corée sont parmi celles qui comptent le plus de martyrs canonisés.

Réciproquement, pour la plupart des Asiatiques, le Christ lui-même, s'il n'est pas toujours un inconnu, reste quelqu'un d'étrange ou, tout au moins de peu familier. Je me souviens par exemple de cette jeune femme coréenne qui me disait, dans la première paroisse où j'exerçais le ministère, à la périphérie de Séoul en 1978: «Vous, Père, quand vous parlez de Jésus, on a l'impression que vous êtes en présence d'une personne vivante. Moi, quand je lis les évangiles, je n'arrive pas à le *sentir* ainsi. Au contraire, ajoutait-elle, le moindre écrit bouddhiste me fait vibrer». Cette jeune femme a été baptisée cette année-là, elle est devenue religieuse trois ans plus tard, et, que je sache, elle est heureuse. La vie d'une moniale n'est d'ailleurs pas un phénomène étonnant dans des pays marqués par le bouddhisme, comme la Thaïlande, la Corée ou le Japon, car les bonzes et les nonnes y font depuis longtemps partie du paysage culturel. Il n'en reste pas moins que la figure du Christ pose problème. Il faudra tenter de dire pourquoi.

Presque dix ans après la brève conversation que je viens de rapporter, je me rappelle avoir reçu, dans une autre paroisse dont j'étais devenu le curé, deux prêtres européens de passage appartenant à une «communauté nouvelle» dont j'ignorais jusque là l'existence. Pour les mettre à l'aise, je leur offris un plat de spaghettis… À peine la dernière bouchée avalée, ils me prièrent de les autoriser à mettre en chantier, dans cette paroisse, une mission du Renouveau en bonne et due forme. «Et pour la langue, comment allez-vous faire?» leur demandais-je. Ils semblaient mécontents de cette question et me firent comprendre que j'étais un orgueilleux… Après tout, ce n'était pas une découverte, mais je me demandais quand même comment on pouvait évangéliser ou réévangéliser une communauté dont on ignorait tout, jusqu'à la langue. Moi, il m'avait fallu deux ans d'école et un travail acharné pour être à pied d'œuvre et encore trois ou quatre années de pratique pour commencer un peu à maîtriser le coréen et deviner

certaines apories[4] de la culture la plus communément répandue. J'avais beau vouloir me rendre accueillant au projet de ces bons prêtres, ce que je savais du «don des langues» à travers la Première Épître aux Corinthiens ne me semblait pas devoir pallier l'ignorance absolue du terreau humain.

Langue, culture, quête religieuse sont intimement mêlées, sans parler de l'histoire d'un pays, de son art et de sa littérature. Il ne suffit pas d'avoir recours à un interprète pour prétendre se faire comprendre. Avant cela, il est nécessaire de beaucoup *écouter*. En Asie, plus peut-être qu'ailleurs, s'impose le caractère «patient et progressif» de l'évangélisation, pour employer les termes de Jean-Paul II. «Planter la Croix» dans un univers jusqu'alors ignoré, c'est s'exposer à en faire d'abord soi-même une certaine expérience. Raison supplémentaire pour se mettre à l'école de l'Église locale, quelle qu'elle soit, en s'interdisant absolument de la juger… jusqu'au jour où l'on aura assez gagné la confiance de ses membres pour pouvoir leur dire en toute loyauté ce que l'on estimera «édifiant» pour eux et pour soi, au sens paulinien du terme. Jules Monchanin, ce prêtre lyonnais qui voua son ministère à l'Inde et y vécut entre 1939 et 1957, date de sa mort, n'hésitait pas pour sa part à parler de «patience géologique» quand il évoquait l'itinéraire futur de la foi chrétienne parmi les dédales d'une pensée née de l'hindouisme![5]

III. – La Nouveauté de Jésus-Christ

Mon service pastoral en Corée, entre 1976 et 1993, a été surtout circonscrit par un ministère de type paroissial en milieu populaire. C'est d'ailleurs à partir de ce ministère, en particulier dans l'accompagnement des catéchumènes, que j'ai été amené à découvrir combien, par-delà peut-être une certaine attirance pour la représentation plutôt sulpicienne de Jésus, «doux et humble de cœur», la figure du Christ semblait éloignée de leur univers spirituel. Très tôt, j'ai compris que je devais moi-même beaucoup méditer les évangiles dans la langue de mes hôtes et m'attacher à leur faire découvrir la Personne du Fils incarné, crucifié, ressuscité, véritable «porte» du mystère trinitaire et source unique du

4. Selon le dictionnaire, le terme *aporie* signifie «paradoxe» ou «difficulté *apparemment* sans issue» (c'est moi qui souligne).

5. Je me permets de renvoyer à ce sujet à mon article: «Monchanin, une théologie des virtualités», dans *NRT* 118 (1996) 23-33.

salut pour tous les hommes. Dans un premier temps, je travaillai surtout le quatrième évangile, puis les Synoptiques. C'est ainsi qu'après avoir notablement développé mon vocabulaire en parcourant, avec une quarantaine de fidèles, «la Bible en quarante semaines», selon une méthode mise au point au Japon, je fus appelé à enseigner la christologie à l'Institut catéchistique de Séoul. Cet Institut offre toute la palette du Mystère chrétien à des religieux, religieuses ou à des laïcs adultes, soit par des cours du soir soit par des cours de jour s'étalant sur la semaine durant un cycle de deux années.

Peu à peu, j'eus la joie de voir s'éveiller chez mes élèves une sorte de curiosité recueillie pour ce Christ dont nous parlent les Écritures, les Pères et les saints. Leur expérience du catéchuménat et leur initiation à une vie sacramentelle ne leur avaient pas suffi pour en deviner la radicale nouveauté, au sens du mot de Saint Irénée de Lyon dont un cardinal de Lubac a fait si grand usage dans toute son œuvre: «En s'apportant lui-même, le Christ a apporté toute nouveauté»[6]. C'est d'ailleurs le même Père de Lubac qui, lors des débats du Concile Vatican II à propos du «salut des païens», vint au secours de quelques évêques d'Asie et d'Afrique en leur citant cette fois une pensée audacieuse de Saint Augustin: «Dès l'origine du genre humain, écrit ce dernier, tous ceux qui ont cru en lui et l'ont connu comme ils le pouvaient et qui ont vécu pieusement et justement selon ses préceptes, quels que soient l'époque et le pays où ils ont vécu, ont été sans aucun doute sauvés par lui»[7]. Le Père de Lubac, comme Augustin lui-même, avait compris combien il importait pour ses interlocuteurs, que leurs ancêtres fussent, eux aussi, touchés par la grâce du Christ.

IV. – «Ce que le Verbe n'a pas assumé, il ne l'a pas sauvé»

Durant mes seize ans de présence en Corée, avec plusieurs incursions au Japon et surtout en Inde, j'ai essentiellement vécu mon sacerdoce en milieu catholique, non sans contacts épisodiques

---

6. IRÉNÉE DE LYON, «*Omnem novitatem attulit, semetipsum afferens*», dans *Adv. Haer.* I., IV.,c. 34, M. 1 (*PG* 7, 1083).

7. AUGUSTIN, *Epist.* 102, ch. 2 n. 8 et 10 (*PL* 33, 373 et 374); cf. *De Trinitate*, L. 4, ch. 20 n. 27-28: «Avant que la Sagesse fût envoyée pour être elle-même un homme, elle a été envoyée pour être avec l'homme, etc.» (*PL* 42, 907); cité par DE LUBAC H., *La Révélation divine*, Paris, Cerf, ^{3}1983, p. 76 n. 26.

avec des protestants, grâce en particulier aux Frères de Taizé. Mais j'étais fort conscient d'avoir affaire à une foi le plus souvent néophyte. Les catholiques coréens ne s'y trompent pas eux-mêmes; ils savent qu'ils ont grandi sur un terreau chamaniste, que des alluvions bouddhistes, confucianistes ou taoïstes sont venues recouvrir de manière plus ou moins épaisse au cours des siècles. En «revêtant le Christ», que font-ils de leurs anciens vêtements? Il n'est pas aisé de discerner ce qu'ils en gardent et ce qu'ils en perdent.

J'ai eu, bien entendu, l'occasion assez fréquente de visiter des temples bouddhistes. Une seule fois, grâce à un ami bonze que j'avais connu en France avant mon départ, alors qu'il vivait avec un compagnon une expérience d'immersion chez les Bénédictins de La Pierre-qui-Vire, je restai plusieurs jours dans l'un des temples les plus fréquentés du sud de la Péninsule. Pour la première fois, confronté dans un dialogue serré avec de jeunes moines rompus à l'exercice du zen, j'eus le sentiment de me heurter à un mur ou plutôt à l'un de ces bouddhas taillés dans la pierre qui paraissent défier les siècles dans le creux des montagnes. J'en retirai l'intime conviction que le dialogue interreligieux, au sens propre du terme, exigeait, outre un solide bagage philosophique et théologique, une vie spirituelle constamment rénovée dans l'oraison.

La plus grande difficulté pour ces moines ne résidait pas immédiatement dans le mystère de l'Incarnation, comme j'étais incliné à le penser, mais dans celui de la Création. Je ne fus donc pas tellement étonné, quelques années plus tard, de lire dans les lettres de l'abbé Monchanin à Henri Le Saux[8] que déjà, dans l'hindouisme, c'était, selon le prêtre lyonnais, la Création qui est la pierre d'achoppement de tout dialogue en vérité. «L'absolue liberté de la création» appartient à ce qu'il appelle «le noyau infrangible de la Révélation elle-même». Une telle intuition rejoint l'adage patristique bien connu: «Ce que le Verbe n'a pas assumé, il ne l'a pas sauvé». Il faut donc qu'en prenant chair, il assume notre statut de créature dans l'univers. Comme le disait Tertullien en une formule encore plus ramassée: *«Caro est salutis cardo»*, «la chair est la charnière du salut»[9]. En ce sens, dans le «noyau infrangible de la Révélation», Incarnation et Création

8. MONCHANIN J., *Lettres au Père Le Saux*, éd. F. JACQUIN, Paris, Cerf, 1995.

9. TERTULLIEN, *De resurrectione carnis*, ch. 8; tr. fr. *La Résurrection des morts*, coll. Les Pères dans la foi, 15, Paris, DDB, 1980.

sont indissociables, et il faut en dire autant de la Résurrection et de l'Eucharistie, bref de la sacramentalité du Mystère chrétien pris en sa totalité.

V. – Des apories ou des fissures?

Je parlais plus haut des «apories» que le chrétien ne peut manquer de rencontrer dans sa lente acculturation en Asie. Mais peut-être est-ce s'en tenir à une problématique trop purement cérébrale. Si l'on se place dans une perspective missionnaire, la perception encore abstraite d'une aporie ou d'une difficulté apparemment insurmontable ne peut-elle se révéler comme une sorte de fissure dans le mur ou dans le bouddha de pierre que j'évoquais? Tel était le point de vue d'un évêque qui, à l'époque du dernier Concile, fut amené à visiter plusieurs fois le Japon pour y aider des missionnaires ou des prêtres *fidei donum* français. Je veux parler de Monseigneur Alfred Ancel, ancien supérieur de l'Institut du Prado et auxiliaire de Lyon. «Je puis bien vous l'avouer, écrivait-il à ses prêtres en 1960, je me suis attaché au Japon, j'aime le Japon. Certes, je ne prétends pas avoir découvert l'âme et la civilisation japonaises, cependant, je crois avoir soupçonné quelques-unes de ses beautés et de ses richesses».

Condition indispensable pour rencontrer un peuple: «soupçonner ses beautés» et l'aimer! Mais une tentation subtile peut s'emparer d'un Occidental en Asie, celle de voir tellement la beauté de l'autre qu'il la prenne tout entière pour de l'innocence! «Jamais, reconnaissait Mgr Ancel, je ne me serais douté des difficultés que rencontrent la plupart (des missionnaires)… Non seulement les Japonais n'ont pas de complexe d'infériorité à notre égard, mais c'est tout le contraire… On a l'impression que, pour eux, on est plus ou moins des barbares!». «Les missionnaires, poursuit-il, subissent, d'une façon plus ou moins consciente, la séduction de la civilisation païenne du Japon; au début, on est heurté, mais peu à peu on s'habitue et on se laisse gagner… Ne l'oublions pas, les civilisations contemporaines ne sont pas chrétiennes; elles n'ont été ni exorcisées ni baptisées. Il faut leur être présent: autrement, nous ne pourrons exercer d'influence sur elles; mais il faut leur être présent sans nous laisser contaminer par elles; autrement, nous serions le sel qui perd sa saveur et qui n'est plus bon à rien».

Enfin, à un prêtre d'origine polonaise qui se trouvait dans ce pays depuis treize ans (et y est toujours aujourd'hui), il écrivit:

«Tu sais combien je suis attaché au Japon, à la fois malgré le matérialisme de production et malgré la guerre économique qu'il livre au reste du monde et à cause de ce matérialisme et de cette guerre. Ce sont à leur manière des pauvres et des esclaves. Ils ont besoin de votre témoignage évangélique. Ne vous préoccupez pas des résultats; humainement parlant, ils sont presque impossibles. Au Japon, plus qu'ailleurs, tout doit se traiter en référence à Dieu, le Seul qui soit la Sagesse, la Puissance, l'Amour, et dans le respect de l'homme qui, plus qu'ailleurs, prostitue sa grandeur, sa dignité de fils de Dieu aux exigences de l'économie». C'est alors que Mgr Ancel cherche, je cite, «quelques fissures dans le mur opaque du paganisme matérialiste et athée: un jour la lumière de Dieu peut passer par ces fissures…»[10].

À la lumière de ce témoignage, je me propose maintenant de relever quelques phénomènes culturels ou religieux qui, en Asie, méritent que l'on se pose à leur sujet la question: apories ou fissures?

1. Le chamanisme: du han *au pardon*

La structure religieuse la plus ancienne, en Corée, s'apparente quelque peu à l'animisme bien connu de ceux qui ont séjourné en Afrique, mais il comporte un certain nombre de traits propres qui ont été étudiés par Mircea Eliade[11]. Son origine remonte, dit-on, à près de quatre mille ans en Sibérie. Le chamanisme a pris en Corée des traits originaux car il a servi d'exutoire pour les paysans pauvres et les autres couches de la population qui s'opposaient au pouvoir central. Il vit encore à travers des danses masquées où s'exprime avec force le sentiment de frustration et de ressentiment de ceux qui s'estiment méprisés par les puissants. Le courant protestant de la *minjung theology*, théologie de la «masse du peuple» ou du «peuple opprimé», a su exploiter ce filon durant les années de lutte contre la dictature militaire, avant de se reconvertir en un combat bien nécessaire pour le respect de la création.

Le chamanisme, en Corée, n'a pas qu'une résonance collective. Il puise ses racines dans les comportements individuels et familiaux. Comme une thèse récente vient de le montrer, le *han*

---

10. Cf. DE BERRANGER O., *Alfred Ancel, un homme pour l'Évangile*, Paris, Centurion, 1988, p. 269-275.

11. ELIADE M., *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Paris, Payot, 1968.

chamanique, en amont de son interprétation socio-politique, se fonde, même encore aujourd'hui, malgré la modernisation rapide du «pays du matin clair», sur le *désir* conscient/inconscient et foncièrement ambivalent de tout Coréen, dont le refoulement peut conduire à la violence, tandis que le rite chamaniste est censé l'en délivrer[12].

Aporie ou fissure? Je pencherais nettement pour le second terme de l'alternative, mais le problème est de savoir comment la foi chrétienne permet à ce sentiment de libération d'aller jusqu'au pardon d'autrui lorsque le *han* l'habite d'une manière ou d'une autre. Quand le Pape a visité la Corée en 1984 à l'occasion du bicentenaire de l'Église sur la Péninsule, il était venu célébrer une Messe au grand stade de Kwangju. Il y avait fait une véritable catéchèse sur le pardon dans cette ville qui avait été, quatre ans plus tôt, le théâtre d'une répression sanglante. Le *han* collectif, pour se dénouer, a dû attendre l'élection à la tête de l'État d'un héros du combat pour les Droits de l'homme, issu de la province du Chollado (dont Kwangju est la préfecture). Catholique de surcroît, le président Kim Dae Jung ne s'est pas vengé de ses ennemis!

2. Le point de départ du bouddhisme

Tout à l'heure, je soulignais combien, en christianisme, incarnation et création sont indissociables. Qu'en est-il de la Rédemption? À vrai dire, l'incarnation dont il est question est bien l'Incarnation rédemptrice, celle du Fils né de la chair de la Vierge Marie «pour nous les hommes et pour notre salut». Or il est significatif que, pour les jeunes bonzes qui m'interrogèrent sur la foi chrétienne, la seconde difficulté, après la Création, n'était toujours pas l'Incarnation, mais le péché originel. Comment un Dieu bon, me disaient-ils, peut-il laisser ses enfants se débattre avec un mal dont ils ne sont même pas coupables? Objection récurrente dans l'histoire de l'apologétique, mais qui prend chez les bouddhistes un relief particulier.

Cette question du mal est tout aussi prégnante dans notre société occidentale. Comme me le faisait remarquer un prêtre de mon diocèse, aumônier de jeunes défavorisés en banlieue, ceux-ci entrent plus facilement dans la Prière du Seigneur par la dernière invocation que par la première. Autrement dit, pour pouvoir

12. Cf. PAK THAI BOM, *L'identité chrétienne par rapport au chamanisme*, thèse présentée en 1998 à l'Université catholique de Lyon.

dire: «Que ton Nom soit sanctifié», il faut commencer par dire: «Délivre-nous du Mal». Le «mal» (ou le Malin) est en effet ce dont tout homme a peu ou prou l'expérience directe. Son premier désir n'est-il pas d'en être délivré, comme on vient de le voir à propos du *han* chamanique?

On sait que le point de départ du bouddhisme n'est pas le mal comme donné objectif, mais la douleur. Dans son fameux Sermon de Bénarès, le Bouddha, tirant les conséquences des «quatre rencontres» du temps de son adolescence (un vieil homme; un malade; un cortège funèbre; un mendiant, mais serein et détaché), proclame les «quatre nobles vérités». La première est qu'en ce monde, si «tout est douleur», c'est à cause de l'illusion du moi. La seconde vérité montre l'origine de toutes souffrances dans le désir ou plutôt la «soif» de l'homme qui entraîne un mécanisme de transmigrations (et non de «réincarnations», comme cela se répète en Occident) sans fin, selon le principe hindouiste du *samsara*. La troisième vérité est l'extinction de toute soif ou la délivrance du désir, qui conduit au *nirvâna*. La quatrième vérité est «le chemin octuple» à prendre si l'on veut mener sa vie dans le détachement, la discipline et la sagesse[13].

Ici encore, posons-nous la question: aporie ou fissure? Le domaine du bouddhisme est si vaste qu'il faut bien prendre garde de répondre de manière simpliste. Le «chemin octuple» offre certainement une voie de pureté intérieure et de compassion envers autrui qui n'est pas sans affinités avec le Sermon sur la montagne. L'observation lucide de la douleur dans le monde, l'apprentissage du renoncement, et même, jusqu'à un certain point, l'expérience de l'Éveil méritent une grande attention. Rappelons à ce propos le jugement de Guardini: «Ce que le Bouddha entendait par *nirvâna*, par le dernier réveil, par la cessation de l'illusion et de l'être, aucun chrétien ne l'a sans doute encore compris ni ne s'est prononcé à ce sujet. À qui voudrait le faire, il faudrait avoir acquis, dans l'amour du Christ, une liberté parfaite, et en même temps être, dans un profond respect, l'obligé de cet homme mystérieux du sixième siècle avant la naissance du Seigneur»[14].

---

13. Parmi les nombreux exposés du bouddhisme, je signale celui de GIRA D., particulièrement remarquable, «Le Buddha et la naissance du bouddhisme», dans *Encyclopédie des religions*, 1, Paris, Bayard, 1997, p. 963-986, avec une bibliographie. Pour l'interprétation chinoise du bouddhisme, voir LARRE Cl., *Les Chinois*, Paris, Auzou, 1982, p. 200s.

14. GUARDINI R., *Le Seigneur*, tr. fr., Mulhouse, Alsatia, 1954, cité par WALDENFELS H., «Les conditions spirituelles de la rencontre», dans *Communio* XIII, 4 (1988) 36.

Il faut avouer pourtant que l'aporie semble dominer. Si la compassion bouddhique est, en fin de compte, fort éloignée de la charité, c'est à cause de son substrat hindou fondé sur le principe de l'*advaïta*, celui de la non-dualité. S'il n'y a pas de différence substantielle entre *atman* et *brahman*, c'est-à-dire entre le soi et l'absolu, il n'y a pas de place, dans le bouddhisme comme dans l'hindouisme, pour la personne et l'altérité. Il n'y a pas de place pour Dieu[15]. Un théologien autorisé comme le cardinal de Lubac l'a exprimé ainsi: «Dans la profondeur de sa réflexion solitaire, n'entendant l'appel d'aucune voix, le Bouddha ne pouvait découvrir qu'il était *appelé*: dès lors, l'ordre de la personne, qui est l'ordre de la *vocation*, ne se dégageait point à ses yeux de l'ordre des choses individuelles, des *agrégats* sensibles et passagers. Qu'eût-il fait si, par impossible, il s'était trouvé en présence de Jésus? Comment eût-il répondu à ces simples mots: 'Suis-moi'? Pareille question ne comporte évidemment pas de réponse. Tout au plus pouvons-nous penser que la foi lui eût été particulièrement dure, puisqu'elle eût exigé de lui le renoncement, non pas seulement aux illusions communes, mais à ce qu'il pensait être la libération parfaite dans l'évanouissement de toute illusion»[16]. Concluons: pour en arriver à dire en vérité: «Délivre-nous du mal!», il faut pouvoir dire, dans l'Esprit Saint: «Père, que ton Nom soit sanctifié!». C'est alors que l'homme peut passer du désir de la délivrance à l'espérance théologale.

3. Le confucianisme et la piété filiale

Pour achever notre bref survol asiatique, il convient de faire au moins une allusion au courant confucéen qui, bien au-delà des adeptes reconnus de l'héritage de Confucius, touche, par le biais des langues et de la culture, près de deux milliards d'hommes, de la Chine (continentale ou non), au Viet-Nam, en passant par la Corée et le Japon. Comme l'avait naguère indiqué un fin connaisseur[17], il est plus que probable que le grand maître chinois n'avait pas la moindre perspective sur une quelconque transcendance. Ce qui l'intéressait, c'était la vie civique dans la société historique, en l'occurrence l'Empire du Milieu du sixième siècle avant notre ère. Mais l'ordre social se fondait pour lui sur la «vertu», non point

15. Cf. sur ce point, MONCHANIN J., *Lettres...* (cité *supra*, n. 8), p. 173-175.
16. DE LUBAC H., *La rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, Paris, Aubier, 1952, p. 283-284.
17. ETIEMBLE R., *Confucius*, Paris, 1986.

théologale, certes, mais vertu quand même: celle du *ren*, dont la définition qu'il donne dans ses *Entretiens* n'est pas sans rappeler l'Évangile: «L'homme de la vertu *ren* ne fait pas à autrui ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse à lui- même»[18]. Autrui, dans la mentalité confucéenne, c'est d'abord le père et la mère, puis le maître et l'empereur. D'où la vertu complémentaire du *li* qui règle l'observation des rites de bienséance sociale et inclut ceux que l'homme doit à ses ancêtres.

Aporie ou fissure? Comme je l'ai écrit ailleurs au sujet de la Corée, mais le propos peut, me semble-t-il, être élargi à toute la Zone Confucius, «il nous faut attendre qu'une philosophie et une théologie nées sur ce continent reprennent un jour cette réflexion sur la piété filiale et le culte des ancêtres dans toutes ses dimensions, anthropologique, morale, politique, spirituelle et dogmatique. Mais elles n'avanceront sur cette voie qu'au rythme de la lente pénétration du message de liberté de l'Évangile… Jésus, à douze ans, obéit à la voix du Père plutôt qu'aux recommandations de ses parents. Il échappe à leur attention, nous raconte l'évangile de saint Luc (Lc 2,41). Joseph et Marie passeront trois jours à le chercher au milieu de la foule venue fêter la Pâque à Jérusalem. Le retrouvant dans le Temple, il se passe cette chose inouïe. 'Pourquoi donc me cherchiez-vous?' demande le fils à ses parents. Cette expression est presque intraduisible en coréen tant cette langue est elle-même imprégnée de piété filiale. La méditation sur la filialité de Jésus et le mystère de son obéissance au Père ouvre au monde asiatique de vastes horizons. La seconde Prière eucharistique ne rappelle-t-elle pas que le Christ est 'entré librement dans sa Passion' (la traduction coréenne dit: 'Tandis que s'approchait le temps de la souffrance que, de lui-même, il avait désiré')? Et lorsque saint Jean écrit que le Christ 'donne sa vie librement selon le commandement du Père' (Jn 10,18), il faut comprendre qu'un tel consentement est aussi source de liberté»[19].

Espérance de catholicité

Comment conclure cet exposé, à la fois trop long sans doute, et si bref eu égard au sujet traité? Je me rends compte, en particulier,

---

18. *Les entretiens de Confucius avec ses disciples*, éd. A. LÉVY, Paris, Garnier-Flammarion, 1994, XII, 2.

19. DE BERRANGER O., *L'Évangile de Séoul à Saint-Denis*, Paris, L'Atelier, 1999, p. 36. Texte retouché.

que je n'ai presque pas abordé le défi que la modernité apporte aux cultures d'un continent en pleine mutation. Tout un développement eût été nécessaire sur ce point. Je suis convaincu que l'Église catholique, *semper in procinctu posita* [qui est toujours «en campagne»], doit continuer à s'exposer sur un double front: celui des droits de l'homme et du droit des peuples d'une part, celui de la préservation et de la purification des valeurs propres de chaque culture dans le processus actuel de la mondialisation d'autre part. Cela n'est évidemment pas seulement valable pour l'Asie. Parler d'une espérance de catholicité, c'est en effet donner à ce dernier terme son sens originel: κατ' ὅλον: «relation au tout». C'est suggérer qu'en évangélisant des terres jusqu'alors quasiment inconnues d'elle, l'Église devient de plus en plus «catholique». Ces «terres» peuvent aussi bien être des espaces très anciens du monde habité que des «nouvelles cultures» ou «aréopages modernes».

«Par l'inculturation, nous dit Jean-Paul II, l'Église incarne l'Évangile dans les diverses cultures et, en même temps, elle introduit les peuples avec leurs cultures dans sa propre communauté… Grâce à cette action dans les Églises locales, l'Église universelle elle-même *s'enrichit* d'expressions et de valeurs nouvelles dans les divers secteurs de la vie chrétienne, tels que l'évangélisation, le culte, la théologie, les œuvres caritatives; *elle connaît et exprime mieux le mystère du Christ*, et elle est incitée à se renouveler constamment»[20]. Sur cet immense chantier, les communautés nouvelles ou anciennes, chacune avec son propre charisme, sont les bienvenues!

F-93200 Saint-Denis Olivier DE BERRANGER
7, rue Catulienne Évêque de Saint-Denis-en-France

Sommaire. — Le troisième millénaire sera-t-il celui d'une «grande moisson de foi» sur le continent asiatique, comme l'a suggéré Jean-Paul II? L'A. propose de réfléchir au concept de nouvelle évangélisation à partir de son expérience missionnaire en Corée. Face à la Nouveauté de Jésus, le Christ, comment *discerner* les «apories» et les «fissures» des courants religieux ou éthiques qui ont irrigué les cultures très anciennes des populations d'Asie? Quelques exemples suggestifs sont donnés à propos du chamanisme, du bouddhisme et du confucianisme, souvent encore bien méconnus en Occident.

20. JEAN-PAUL II, «Encyclique *Redemptoris missio*» (cité *supra*, n. 1), § 52 (c'est moi qui souligne).

Summary. — Will the third millenium be the millenium of the «great harvest of faith» on the Asiatic continent, as suggested by John Paul II? The A. proposes a reflection around the concept of new evangelisation, based on his own missionary experience in Corea. Considering the newness of Jesus the Christ, how are we to discern the «apories» and the «fissures» of the religious and ethical currents that have irrigated the very ancient cultures of the people of Asia? The A. draws a number of evocative examples from chamanism, buddhism and confucianism, three trends of thought, which are often uncorrectly represented in the West.